

## Une dépense psychique supplémentaire<sup>1</sup>

Jean-Pierre Lebrun

Je qualifierai ce que je vais vous dire d'intervention programme dans la mesure où je ne peux aujourd'hui que vous faire partager une série de questions que je souhaiterais travailler davantage en espérant d'emblée profiter des remarques qu'elles vous susciteront.

Je ferai cela en trois temps. D'abord, je vous ferai part de l'origine de cette question sur les constructions ; ensuite, je suivrai le parcours de certains auteurs que j'ai travaillé cette année et sur lesquels je me suis appuyé pour soutenir cette problématique ; enfin, je vous amènerai la spécificité de ce que je veux interroger.

Alors d'abord l'origine que je dirais volontiers essentiellement clinique. Au fond, trois ensembles différents de connotations cliniques me préoccupent. C'est d'abord ces cas cliniques avec lesquels nous avons l'impression que malgré tous les efforts, aussi bien ceux de l'analysant que ceux de

---

1. Il a été laissé à cette intervention son caractère d'exposé oral.

l'analyste, nous n'aboutissons pas à grand'chose ; tout se passe comme si nous rencontrions un point de butée que nous ne parvenons pas à lever. Je pense que tout le monde est confronté à des cas qui nous mettent ainsi à l'épreuve, même si nous n'en parlons que peu, pour ne pas dire pas du tout.

Ensuite, et c'est la difficulté relatée par Martine Lerude tout à l'heure, je renverrai à la clinique de patients que nous voyons sans du tout pouvoir parler de cure... ; comme je travaille en province, je vois beaucoup de gens qui ne demandent pas nécessairement une cure : en revanche, ces patients viennent parce qu'ils savent qu'ils pourront parler à quelqu'un, c'est en tout cas comme ça que la demande est aujourd'hui bien souvent formulée. Et donc il s'agit là de voir comment nous nous débrouillons dans de tels entretiens. Il ne s'agit donc pas d'une question spécifiquement psychanalytique au sens de la pratique de la cure-type, mais cela reste néanmoins une question psychanalytique dans la mesure où il s'agit d'identifier ce qu'un sujet peut attendre de converser avec un psychanalyste.

Et troisième élément clinique à partir duquel je m'interroge comme d'autres d'ailleurs : c'est le travail de supervision – je ne dis pas de contrôle – des gens qui se réfèrent à l'analyse au travers de leurs repérages théoriques et aussi via leur propre cure, mais qui se trouvent dans des situations où il est hors de question de soutenir quoi que ce soit qui soit de l'ordre d'une cure ; la question reste pourtant de savoir ce qu'il y a d'analytique dans de tels entretiens pour lesquels ces collègues n'ont bien souvent, faut-il le dire, pas beaucoup de repères pour s'orienter.

Tels sont le triple volet des enjeux cliniques à partir desquels je sou tiendrai mon questionnement ; je pourrais résumer assez bien ma préoc cupation dans ce propos que l'on entend très souvent au détour des conversa tions du café de commerce, à savoir : mais, au bout du compte, le sujet, il ne veut pas. Je trouve cette formule tout à fait insuffisante. Je renverrais volontiers aux propos de Lacan lorsqu'il reprend la formulation de Jones à propos d'Hamlet : « Hamlet, selon ses défenseurs, ne *peut* faire son devoir ; selon ses détracteurs, il ne le *veut* pas ; la vérité, c'est qu'il ne peut pas le vouloir ! »<sup>2</sup> Se satisfaire de dire que le patient ne veut pas... si pour toute une série de cas s'avère fondé, me laisse néanmoins sur ma faim.

---

2. J. Lacan, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, séance du 18 mars 1958, inédit.

Venons-en maintenant à ce que nous avons trouvé chez les auteurs comme il est dit habituellement.

Dans le travail sur les constructions que nous avons fait tout au long de cette année à l'Association freudienne de Belgique, il y a un ouvrage qui m'a vivement surpris parce que je ne m'attendais pas à lire une telle proposition, et c'est l'ouvrage de Claude Rabant, *Inventer le réel*, dans lequel il avance que « de même que le concept d'interprétation était lié à celui de refoulement, le concept de construction est lié à celui de déni. »<sup>3</sup> Je vous avouerai que j'ai été quelque peu étonné par cette formulation car je n'avais jamais pensé les choses ainsi, et cela m'a vraiment intéressé de voir qu'on pouvait lier la question de la construction au mécanisme du déni. Mais en quoi référer la question de la construction au déni nous serait utile ? Et d'abord pourquoi le déni ?

Je me permets de rappeler que le déni est l'un des trois mécanismes psychiques auquel nous sommes habituellement renvoyés depuis Freud pour situer les grandes structures psychiques : *Verwerfung*, *Verdrängung* et *Verleugnung*. Respectivement forclusion, refoulement et déni, le dernier de ces concepts pouvant aussi être traduit par démenti ou encore désaveu. Ces mécanismes étant à mettre en rapport respectivement avec la psychose, la névrose et la perversion. Je vous rappelle quand même que la *Verleugnung* est à différencier de la *Verneinung*, soit d'avec la dénégation, puisque celle-ci, pour le résumer trop brièvement, porte sur le signifiant alors que la *Verleugnung*, quant à elle, porte sur la réalité.

Chez Freud, on trouve le démenti évoqué dès l'observation du petit Hans. Plus tard, dans son article de 1923 consacré à *l'organisation génitale infantile*, il utilise le verbe *leugnen* et dit : « On sait comment les enfants réagissent aux premières impressions provoquées par le manque du pénis. Ils nient – *sie leugnen diesen Mangel* – ce manque et croient voir malgré tout un membre.»<sup>4</sup> Nier ce manque, Freud appelle ça *leugnen*. Il faudra attendre 1925 pour qu'émerge le substantif *Verleugnung* et qu'il apparaisse dès lors à part entière comme concept. Ce sera dans l'article sur *la différence anatomique entre les sexes*

3. C. Rabant, *Inventer le réel, le déni entre perversion et psychose*, Paris, Denoël, 1992, p. 63.

4. S. Freud, « L'organisation génitale infantile » (1923), in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F. 1969, p. 115.

où, à propos de la petite fille, il écrit : « Ou bien c'est le processus que j'aimerais décrire comme *déni* qui entre en scène ; il ne paraît ni rare ni très dangereux pour la vie mentale de l'enfant, mais chez les adultes, cela introduirait une psychose. La petite fille refuse d'accepter le fait de sa castration, elle s'entête dans sa conviction qu'elle possède bien un pénis et est contrainte par la suite à se comporter comme si elle était un homme. »<sup>5</sup> Il est d'ailleurs curieux que dans la traduction française reprise dans *La vie sexuelle*, c'est « une névrose » qui est promise si le déni se maintient à l'âge adulte, alors que dans le texte allemand, c'est le développement d' « une psychose » qui est évoqué.

Il faudra attendre alors le texte de 1927 sur *le fétichisme* pour que Freud fasse toute sa place à ce que nous avons l'habitude de lire dans la question de la *Verleugnung* puisqu'en parlant du démenti par le sujet de la castration maternelle, il prétend rendre compte de la structure perverse. Notons cependant que dans ce texte, Freud n'hésite pas à rappeler que cela lui permet de revenir en arrière sur ce qu'il appelle lui-même son « erreur », à savoir précisément à ce qu'il avait avancé dans le texte sur *la perte de réalité dans la névrose et la psychose* (1924), en affirmant que la névrose ne déniait pas la réalité – *die Neurose verleugnet die Realität nicht* – qu'elle ne voulait rien savoir d'elle, et que la psychose la déniait – *die Psychose verleugnet sie* – et cherchait à la remplacer. Dans le texte sur le fétichisme, il parle de deux jeunes gens qui avaient scotomisé la mort de leur père tout comme les fétichistes la castration de la femme. « Il n'y avait qu'un courant de leur vie psychique qui ne reconnaissait pas cette mort ; un autre courant en tenait parfaitement compte ; les deux attitudes, celle fondée sur le désir et celle fondée sur la réalité, coexistaient. Ce clivage, dans un de mes deux cas, était la base d'une névrose obsessionnelle moyennement sévère ; dans toutes les situations, le sujet oscillait entre deux hypothèses : l'une, selon laquelle son père vivait encore et empêchait son activité, et l'autre au contraire, selon laquelle son père étant mort, il pouvait à juste titre se considérer comme son successeur. Je peux ainsi maintenir ma supposition que dans la psychose, un des courants, celui fondé sur la réalité, a vraiment disparu. »<sup>6</sup>

---

5. S. Freud, Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes (1925), in *La vie sexuelle*, ibidem, p. 127.

6. S. Freud, Le fétichisme (1927), in *La vie sexuelle*, ibidem, p. 137.

Et, il ajoutera encore dans ce même texte que « de tels événements ne sont nullement rares dans l'enfance et je pus me convaincre de l'erreur que j'avais commise dans la caractérisation de la névrose et de la psychose. »

Donc finalement pour résumer à gros traits, disons que le névrosé reconnaît la réalité mais qu'il ne veut rien en savoir et pour ce faire, fait appel au refoulement. Le psychotique, quant à lui, ne reconnaît pas la réalité. L'originalité de la position perverse, c'est que le sujet reconnaît la réalité et qu'en même temps, il ne la reconnaît pas, d'où l'effet spécifique du clivage. Et Freud de rappeler aussi que si *verleugnen* est tolérable chez l'enfant, cela peut amener des ennuis punis sévèrement, comme il le dit, chez l'adulte.

Ceci me permet de vous faire remarquer que le déni ne concerne donc pas que la perversion comme structure. Mais qu'il y a en revanche là un mécanisme qui est à l'oeuvre normalement chez l'enfant, toléré, admis du côté de l'enfant, mais qui doit en principe être abandonné, faute de quoi les ennuis commencent pour le sujet. Remarquons donc qu'en tout état de cause, nous avons habituellement une version trop figée du déni, lorsque nous le lisons seulement comme le mécanisme spécifique à la structure de la perversion.

Lacan, quant à lui, ne parlera pas beaucoup de la *Verleugnung* mais il l'évoquera néanmoins d'une manière qui mérite notre attention : d'abord, à plusieurs reprises lorsqu'il fait référence au concept freudien dans lequel il puise le ressort de la forclusion, d'aucuns lui demandent pourquoi il ne se réfère pas à la *Verleugnung* plutôt qu'à la *Verwerfung*, et il répond en leur demandant de lui faire confiance : « Faites-moi un peu confiance pour ce qui est de ce travail de sens. Si je choisis *Verwerfung* pour me faire comprendre, c'est le fruit d'un mûrissement, mon travail m'y conduit. »<sup>7</sup> Bien, plus tard, dans la conférence qu'il fait après les événements de mai 68, il rappelle que ce qu'il aurait bien voulu faire dans son séminaire – en l'occurrence, celui sur l'acte analytique – mais qu'il n'a pu étant donné les événements, c'est de parler de la *Verleugnung* : « Cette année – c'était le séminaire sur l'acte analytique –, à propos de l'acte analytique, j'en étais au moment où j'allais vous montrer ce que comporte d'avoir à prendre place dans le registre du sujet supposé savoir et ceci justement quand on est psychanalyste. Non pas qu'on soit seul mais qu'on soit particulièrement bien placé pour en connaître la

---

7. J. Lacan, Séminaire III, *Les psychoses*, Paris, Seuil 1981, p. 170.

radicale division. En d'autres termes, cette position inaugurale à l'acte analytique qui consiste à jouer sur quelque chose que votre acte va démentir, c'est pour cela que j'avais réservé pendant des années, mis à l'abri, mis à l'écart le terme de *Verleugnung* qu'assurément Freud a fait surgir à propos de tels moments exemplaires de la *Spaltung* du sujet. Je voulais le réserver – ce terme –, le faire vivre là où assurément il est poussé à son point le plus haut de pathétique, au niveau de l'analyste lui-même. » Et il ajoute encore plus loin : « Le terme de *Verleugnung* eût pu prendre, si j'avais pu cette année vous parler comme il était prévu, sa place authentique et son poids plein. »<sup>8</sup>

Je voudrais encore ajouter que, comme vous le savez, le terme de *Verleugnung* a été traduit en français de plusieurs façons : déni, désaveu, démenti et que Lacan, quant à lui, en proposera aussi une traduction tout à fait étonnante puisqu'il utilise dans *La proposition d'octobre* le terme de *louche refus*<sup>9</sup>.

J'en viendrai maintenant à évoquer un autre travail – plus récent – que j'ai trouvé très intéressant, celui de Brigitte Lemérier sur *Les deux Moïse de Freud*, dans lequel, elle à son tour, évoque la question de la *Verleugnung*. L'intérêt de son travail – je ne prétends pas ici bien sûr le résumer mais simplement insister sur un trait – c'est simplement de voir la *Verleugnung* à l'oeuvre avant même qu'elle ne soit évoquée comme telle, encore moins conceptualisée. Et où voit-elle cette *Verleugnung* à l'oeuvre, en même temps d'ailleurs que le travail de construction ? Elle le voit dans le petit texte de Freud consacré à la statue de Michel-Ange, le Moïse qui est à Rome, à l'église Saint-Pierre-aux-Liens. Il s'agit de ce petit texte que Freud n'a pas signé – c'est le seul comme vous le savez ! – lors de sa première publication. Brigitte Lemérier écrit : « Dans sa lecture du Moïse, Freud constate que certains détails de la statue ont été systématiquement écartés, déformés, refusés dans les descriptions qui en ont été faites (bien plus tard, Freud nommera *Verleugnung*, déni, démenti, désaveu, l'opération par laquelle une perception insupportable est récusée) »<sup>10</sup> Et le travail auquel Freud s'attelle, c'est à relire la statue en

---

8. J. Lacan, Séminaire XV, *L'acte analytique*, conférence du 19 juin 1968, inédit.

9. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil 1968, p. 25.

10. B. Lemérier, *Les deux Moïse de Freud, (1914-1939)*, Ramonville St-Agne, Scripta, Erès,

donnant sa place au rebut, au hors-texte, à ce qui n'était pas pris en compte par les critiques d'art de l'époque dans le texte de la statue pour en arriver à la réinterpréter comme nous le savons : Moïse n'est pas représenté dans la position de celui qui va se mettre en colère contre les adorateurs du veau d'or et briser les tables de la Loi, mais il serait plutôt celui qui renonce à sa colère pour préserver les tables de la Loi.

C'est dans ce travail de relecture à la lumière de ce qui avait été mis au rebut que Brigitte Lemérier voit le désir de Freud à l'oeuvre, manière de faire entendre comment le désir de l'analyste est en ce cas articulé avec la construction. Manière aussi de discerner d'avec ce qui se passe dans l'opération plus connue du refoulement car ce rebut hors-texte, le sujet ne le sait pas et ne l'a jamais su. C'est en cela que le démenti diffère du refoulement. Il n'y aurait pas dans l'inconscient d'autre représentation du rebut hors-texte que son démenti. « Freud nous présente avec le Moïse de Michel-Ange une très jolie description clinique d'un cas de *Verleugnung* culturellement instituée. La *Verleugnung*, donc, produit au niveau du processus de chiffrage, un déplacement de lettres grâce auquel la signification incompatible est voilée et passe au rebut. Mais, pour autant, cette signification n'est pas forclosée : elle s'inscrit dans le texte comme entrevue et mise au rebut, elle insiste dans le texte comme démentie par lui. (...) Ces erreurs inscrivent dans le texte un clivage qui est le mode dont l'incompatibilité démentie par les textes y fait retour (...) Ces diverses "coquilles" sont le mode dont l'incompatibilité démentie par le texte le hante, produisant autant de failles dans l'unité et la cohérence de ce texte. Elles n'ont pas la valeur de lapsus ou d'actes manqués ; elles ne recèlent pas un bout de vérité refoulée, elles ne sont pas des représentations substitutives d'une représentation refoulée, mais elles sont l'indice qu'un démenti est à l'oeuvre dans le texte. Il ne s'agit pas d'analyser, d'interpréter ces diverses "coquilles", mais de les résoudre par un travail de construction. »<sup>11</sup>

J'en viens pour terminer mon second point à évoquer un dernier travail particulièrement intéressant sur cette question du déni : c'est l'ouvrage de Bernard Penot intitulé *Figures du déni, en deçà du négatif* et ainsi d'ailleurs que son ouvrage plus récent *La passion du sujet freudien, entre pulsionnalité et*

---

1997, p. 19.

11. *ibidem*, pp. 98-99.

*signifiante* d'où j'extrais quelques traits qui me semblent déterminants. Bernard Penot avance : « Tout va se passer comme si ces patients (ceux qui sont organisés par le déni) laissent à quelque "autre", à leur analyste notamment, la tâche de penser pour eux l'impensable, d'articuler l'incompatible. Mais cela nécessite, de la part de cet "autre" une dépense psychique considérable, au travers d'un vécu souvent pénible. Un tel détour par l'économie psychique du thérapeute va ainsi s'avérer, dans les cas marqués par le déni, une condition nécessaire, mais hélas non suffisante, pour que le sujet parvienne à intégrer ces données dans un jeu symbolique enfin dominé par le principe de plaisir. »<sup>12</sup> En effet, ces patients, contrairement aux névrosés que n'atteint pas le déni, n'ont pas via la levée du refoulement, un accès possible au matériel inconscient dénié.

Un deuxième trait important que je relève dans l'ouvrage de Bernard Penot, c'est que le déni « va dépendre de la capacité de la mère à reconnaître son propre manque et à y faire quelque peu correspondre la personne du père de son enfant (et pas exclusivement ses objets parentaux internes à elle). »<sup>13</sup> On pourrait tout aussi bien à cet égard-là relire la question de Hamlet et aussi évidemment entendre ici à l'oeuvre la dimension du transgénérationnel, ou en tout cas du déni à la génération d'avant. Ce qui me semble tout à fait apparaître d'ailleurs dans le cas que Martine Lerude a présenté tout à l'heure.

Autre trait que je relève encore chez Bernard Penot et sur lequel je veux insister, c'est que selon cet auteur, déni et forclusion partagent la même dimension d'*abolition symbolique*, même si dans le cas du déni il y a les deux versants du rapport à la réalité, à la fois reconnaissance et réfutation. Ceci amenant d'ailleurs à devoir prendre en compte une question cruciale : « Il reste que si l'on veut bien adopter l'optique selon laquelle déni et forclusion se trouvent situés sur le même versant des avatars de la psyché – celui où s'exercent les effets d'une abolition symbolique – cela implique qu'on relativise beaucoup le rôle du moi lui-même comme agent de cette abolition. Il semble que ce fait s'impose plus facilement à l'esprit de l'observateur, en présence de cas où la psychotisation est manifeste et la forclusion repérable : peu de psychanalystes songent sérieusement aujourd'hui à imputer le

---

12. B. Penot, *Figures du déni, en deça du négatif*, Paris, Dunod, 1989, p. 26.

13. Ibidem, p. 35.

surissement d'un état délirant à la stratégie défensive du moi du patient ; il est alors généralement admis au contraire comme souhaitable de renforcer la capacité défensive de ce moi, afin qu'il soit en mesure de ne plus se laisser ainsi dissocier. » Certes ceci est dit dans un vocabulaire auquel nous ne sommes plus habitués, mais il n'en reste pas moins que le problème est ainsi sérieusement posé : l'effet du déni, comme celui de la forclusion est une abolition symbolique ; en revanche, sur l'autre versant du clivage, il n'y a pas cet effet d'abolition. Et c'est dans la coexistence simultanée de ce double aspect que réside la spécificité de l'effet du démenti ainsi que la façon particulière dont se trouve engagé le transfert.

Dans son dernier ouvrage, Bernard Penot introduit précisément l'idée d'un « circuit pulsionnel générateur de la fonction sujet ». Autrement dit, il insiste sur le fait que le travail de subjectivation se fait toujours via l'Autre – entendez l'analyste évidemment aussi. Et que lorsque cette subjectivation a été évitée – ce qui, je pense, va être principalement le bénéfique, même s'il est paradoxal, du déni, c'est la possibilité à laquelle il autorise le sujet de désactiver le processus de subjectivation – il faut que ce sujet rencontre un autre qui veuille bien faire le travail à sa place, en tout cas l'amorcer, puisque nul autre que le sujet ne pourra évidemment le mener à son terme. C'est pour cette raison que j'ai intitulé cette intervention *une dépense psychique supplémentaire* puisque nous aurions là des conditions qui nécessiteraient un engagement différent du désir de l'analyste – à l'instar de Freud dans sa lecture du Moïse.

J'en prendrai pour exemple une intervention devenue célèbre dans la littérature psychanalytique, celle de Winnicott qui s'adressant à un de ses patients homme lui dit : « Je suis en train d'écouter une fille. Je sais parfaitement que vous êtes un homme mais c'est une fille que j'écoute et c'est à une fille que je parle. Je dis à cette fille : vous me parlez de l'envie du pénis. »<sup>14</sup> C'est un patient qui, comme le raconte avec un certain humour Winnicott, avait poursuivi son analyse pendant plus d'un quart de siècle sans en obtenir l'effet souhaité. Ayant entendu l'intervention de Winnicott, le patient, après une pause, rétorqua : « Si je me mettais à parler de cette fille à quelqu'un, on

---

14. D.W. Winnicott, « La créativité et ses origines », in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1971, p. 102.

me prendrait pour un fou. » Mais Winnicott de poursuivre, et c'est là que ça devient vraiment intéressant comme ressort de l'enjeu du travail : « Les choses auraient pu en rester là mais je ne regrette pas, étant donné ce qui suivit, d'être allé plus avant. La remarque que je fis me surprit moi-même ; elle confirmait ce que j'avais avancé. Je dis : "Il ne s'agissait pas de *vous* qui en parliez à quelqu'un. C'est *moi* qui voit la fille et qui entend une fille parler alors qu'en réalité, c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou, c'est *moi*." »<sup>15</sup>

Le trait saillant de cette intervention tient en ce comment l'analyste fait part à l'analysant de ce qu'il a endossé la position de la mère déniant le sexe de l'enfant dans sa propre folie à elle, et d'ainsi permettre au patient de prendre en compte ce que justement il ne savait pas et ne pouvait pas savoir. Nous voyons bien ici comment la nécessaire dépense psychique supplémentaire de l'analysant a été anticipée par la dépense psychique supplémentaire de l'analyste.

D'où troisième et dernier volet de mon intervention : mes interrogations propres. Je pense que ce concept de *Verleugnung*, nous ne l'avons peut-être pas comme analyste assez utilisé. Ceci ne nous autorise-t-il pas à mener plus loin la question du désir de l'analyste ainsi que Brigitte Lemérer le voyait à l'oeuvre chez Freud réinterprétant la statue de Michel-Ange, même si à ce moment-là ni le déni ni la construction n'étaient conceptualisés. Cela nous donne peut-être bien un axe de travail pour réfléchir sur ce qu'il en est de la conversation avec un analyste hors la cure, et donc nous permet peut-être de penser le travail de ceux et celles qui se réfèrent à l'analyse sans se trouver dans des situations où il s'agit de pouvoir évoquer une cure quelconque.

Cette question est d'autant plus importante que la *Verleugnung*, le déni nous apparaît comme un mécanisme psychique préférentiellement induit dans le social d'aujourd'hui, ce qu'on évoquait déjà tout à l'heure avec le cas clinique que ramenait Jean-Jacques Tyzsler, mais qui peut être étendu à d'autres situations. En effet, si le patriarcat poussait au refoulement, un social qui ne semble plus dire « Non ! » – je dis bien qui *semble*, où tout se passe comme si – via les idéaux consuméristes, via la levée de toute re-présentation – voyez *Loft Story* ou Catherine Millet – via la mort de la pudeur, via la

---

15. Ibidem, p. 103.

confusion entre jouissance et désir, et j'en passe, un tel social n'invite-t-il pas à une nouvelle économie psychique organisée autour du déni. En effet, ce dont il faut nous apercevoir c'est que le sujet se trouve aujourd'hui davantage confronté à l'engluement dans la jouissance plutôt qu'aux impasses du désir. Je profite ici d'un article publié par Alfredo Zénoni<sup>16</sup> – que m'a aimablement indiqué Anne Calberg-Oldenhove – dans lequel l'auteur distingue répétition et fixité de la chose. Distinction clinique entre deux modalités du même : dans la névrose, la jouissance, la mère pour le dire comme cela, a été perdue mais ce qui se répète, c'est la tentative de la re-trouver, signe d'ailleurs qu'elle a bien été perdue. En revanche dans la psychose, la situation est l'absence de perte, la non-limite à la jouissance. Nous pourrions penser que dans la *Verleugnung*, nous aurions à la fois perte puisqu'il y a refoulement, mais aussi absence de perte puisqu'il y a abolition symbolique. Dans la *Verleugnung*, il s'agirait peut-être précisément de pouvoir tenir les deux ensemble, le "je sais bien... mais quand même" d'Octave Mannoni, comme dans le cas du fétiche. D'un côté, il consent à perdre la mère, à la reconnaître manquante ; de l'autre, il fait comme s'il n'en était rien ; la mère n'est pas castrée, et c'est le fétiche. D'un côté, le fétiche n'est pas la mère ; de l'autre, le fétiche, c'est la mère. Comme le disait Freud, « il n'est pas juste de dire que l'enfant ayant observé une femme a sauvé, sans la modifier sa croyance que la femme a un phallus. Il a conservé cette croyance mais il l'a aussi abandonnée. (...) Oui, dans son psychisme la femme possède pourtant un pénis, mais ce pénis n'est plus le même que celui qu'il était avant. »<sup>17</sup> D'un côté, il perd et répète ; de l'autre côté, il ne perd pas et reste fixé. Notons que pour que ce mécanisme se mette en place, pour pouvoir garder les deux versants de l'alternative, il faut peut-être avoir trouvé chez l'autre une complicité ; il faut avoir trouvé un *laisser croire* qu'une telle modalité de fonctionnement était possible.

Or, ce à quoi nous assistons aujourd'hui avec le social où tout se passe comme s'il ne disait plus « Non ! », avec un social qui ne s'organise plus à partir de la parole mais plutôt à partir des petites lettres de l'écriture scientifique, c'est que la négativité incluse dans la parole n'est plus perçue d'emblée comme trait inhérent de la condition humaine. Autrement dit, nous aurions à faire aujourd'hui à un grand Autre où la négativité n'est plus d'emblée

16. A. Zenoni, « Répétition et fixité de la chose », in *Quarto*, n° 72, décembre 2000.

17. S. Freud, « Le fétichisme », in *La vie sexuelle*, op. cit., p. 135.

incluse, où elle n'est plus d'emblée comprise dans le prix, où il est laissé croire que le vrai du vrai peut être atteint, que nous pourrions nous situer hors métaphore. Ne sommes-nous pas dès lors dans une incitation collective au déni, et donc peut-être pas tant à la perversion que plutôt à ce que Lacan avait appelé dans sa conclusion sur les journées des psychoses d'enfants *l'enfance généralisée*<sup>18</sup> ?

---

18. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil 2001, p. 369.